**Exemplier : l’ailleurs dans la tragédie**

**\*1. L’ailleurs et le bout du monde : Philoctète sur son île… Sophocle, *Philoctète*, v. 1-33**

ULYSSE. C'est ici le rivage de la terre de Lemnos, île déserte et inhabitée, où autrefois, ô Néoptolème, fils d'Achille, élevé par ton père, le plus vaillant des Grecs, j'abandonnai, par l'ordre des chefs de l'armée, le fils de Poeas, de Mêlie, dont le pied, attaqué par une plaie dévorante, laissait couler un sang corrompu ; quand nous ne pouvions plus offrir en paix aux dieux ni libations ni parfums, et que sans cesse il remplissait tout le camp de gémissements, de cris sauvages et de mauvais augures. Mais qu'est-il besoin d'en rappeler le souvenir ? Ce n'est pas le moment des longs discours ; il pourrait apprendre mon arrivée, et je verrais échouer tout le stratagème par lequel j'espère l'enlever bientôt. Maintenant, c'est à toi de me seconder dans le reste, cherche des yeux une grotte ouverte des deux côtés, qu'échauffe en hiver une double exposition au soleil, où en été l'air, pénétrant par une double ouverture, invite au sommeil. A gauche ? un peu au-dessous, tu pourras voir une source limpide, si elle existe encore. Approche-toi en silence, et indique-moi si les choses sont encore en ce lieu, ou ailleurs, afin que je t'explique le reste de mes desseins, et que nous réunissions nos efforts pour les exécuter. NÉOPTOLÈME. Roi Ulysse, l'œuvre que tu médites de faire n'exige pas une longue peine ; je crois apercevoir la grotte telle que tu l'as décrite. ULYSSE. En bas, ou sur la hauteur ? car je ne distingue pas. NÉOPTOLÈME. Ici, sur la hauteur, et l'on n'y entend aucun bruit de pas. ULYSSE. Vois s'il n'y est pas étendu pour dormir. NÉOPTOLÈME. Je vois une demeure vide et sans habitant. ULYSSE. N'y a-t-il pas au dedans quelques ustensiles, indices d'une habitation humaine ? NÉOPTOLÈME. Non, mais seulement un lit de feuilles foulées, sur lequel on paraît s'être couché.

**\*2. La forêt : un ailleurs pas si lointain mais sauvage… Sénèque, *Phèdre*, v. 54-72**

*Hippolyte adresse une prière à Diane…*

Soyez propice à un mortel qui vous honore, ô déesse intrépide qui régnez dans les solitudes des bois ; qui percez de traits inévitables les monstres qui s'abreuvent dans les froides eaux de l'Araxe, et ceux qui bondissent sur la glace de l'Ister. Votre bras atteint le lion de Gétulie et la biche de Crète, ou renverse d'un coup plus léger le daim rapide. Vous, frappez en face le tigre à la peau mouchetée ; vous, atteignez dans leur fuite le bison à l'épaisse crinière, et l'aurochs farouche aux larges ramures. Tous les hôtes des déserts qui peuplent ou le sol infécond des Garamantes, ou les riches forêts de l'Arabie, ou les cimes sauvages des Pyrénées, ceux que nourrissent les bois épais de l'Hyrcanie, ou les vastes plaines du Sarmate vagabond, tous, ô Diane, redoutent vos flèches.

**\*3. un ailleurs absolu : l’enfer… Euripide, *Hécube*, v. 1-35**

L'OMBRE DE POLYDORE. Je quitte la retraite des morts et les portes de l'Érèbe, qu'habite Hadès, loin du séjour des dieux. Je suis Polydore, enfant d'Hécube : j'eus pour père Priam, qui, lorsqu'il vit la ville des Phrygiens en danger de succomber sous la lance des Grecs, saisi de crainte, m'envoya secrètement hors de la terre troyenne, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui règne sur les fertiles plaines de la Chersonèse et commande à ses peuples belliqueux. Avec moi mon père envoya en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devaient tomber, ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étais le plus jeune des fils de Priam ; c'est pourquoi il me fit échapper, mon faible bras ne pouvant encore porter les armes ni la lance. Aussi longtemps que l'empire phrygien resta debout, et que les remparts de Troie demeurèrent intacts ; aussi longtemps qu'Hector, mon frère, eut l'avantage dans les combats, élevé par les soins de l'hôte de mon père, je croissais dans son palais, ainsi qu'un tendre rejeton. Mais dès que Troie eut succombé, ainsi qu'Hector, quand le palais de mon père eut été ravagé, et qu'il fut tombé lui-même au pied des autels, égorgé par le sanguinaire fils d'Achille, poussé par la passion de l'or, l'hôte de mon père me massacra sans pitié, et jeta mon cadavre dans les flots, pour s'emparer de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, privé de sépulture, privé des larmes des miens. Maintenant, pour voir Hécube, ma mère chérie, j'ai abandonné mon corps, et j'habite les régions supérieures, depuis trois jours que l'infortunée est arrivée de Troie sur la terre de la Chersonèse.

**\*4. L’ailleurs : entre exil et asile… Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 1-36**

*La scène se déroule sur une plage à Argos : le chœur est composé de cinquante femmes égyptiennes…*

 LE CHOEUR. — Puisse Zeus, protecteur des suppliantes, jeter un regard favorable sur notre troupe, qu’un vaisseau amena ici depuis les bouches au sable fin du Nil. Nous avons quitté la terre de Zeus, qui touche à la Syrie ; nous nous sommes exilées, non pas qu’un vote de la cité nous ait condamnées à être bannies pour avoir tué, mais parce que, dans notre répugnance instinctive pour l’homme, nous repoussons avec horreur l’hymen des enfants d’Égyptos et leur dessein impie. Danaos, notre père, qui inspire nos projets et guide notre troupe, a pesé les raisons, et il s’est décidé pour le malheur le plus glorieux, qui était de fuir en toute hâte à travers les flots salés et d’aborder à la terre d’Argos, d’où notre race s’honore de tirer son origine. En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder avec ces rameaux de suppliantes ceints de laine qui chargent nos mains ? Puisse la ville, puissent le pays et ses eaux limpides, puissent les dieux du ciel et les mânes ensevelis sous terre qui exercent de lourdes vengeances, Puisse enfin Zeus Sauveur, gardien du foyer des hommes pieux, accueillir cette troupe de femmes suppliantes en ce pays touché de respect pour le malheur, et, avant que cet insolent essaim de mâles, les fils d’Égyptos, ait mis le pied sur ce sol marécageux, rejetez-les à la mer avec leur vaisseau rapide, et que là, parmi la rafale fouettée par l’ouragan, le tonnerre, les éclairs et les vents chargés de pluie, ils se heurtent à une mer sauvage, et qu’ils périssent.